

Michel Tremblay, Aline Apostolska, Isabelle Vinet

André Brochu

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2015). Compte rendu de [Michel Tremblay, Aline Apostolska, Isabelle Vinet]. *Lettres québécoises*, (158), 22–23.

☆☆☆ ½

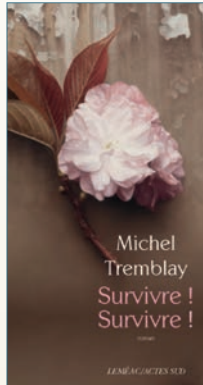
MICHEL TREMBLAY

Survivre! Survivre!

Montréal / Arles, Leméac / Actes Sud, 2014, 256 p., 24,95 \$.

Le salut s'appelle gardénia

La famille des Desrosiers compte deux figures remarquables : Nana et Ti-Lou. Les autres relèvent d'un romanesque plutôt ordinaire. Heureusement, Édouard – ce n'est pas un Desrosiers – est là...



Fils de Victoire, Édouard est au début de la vingtaine (nous sommes en 1931, puis en 1935). Engagé par Teena Desrosiers, il est vendeur de chaussures et il sert, en particulier, Ti-Lou « la louve d'Ottawa », ancienne prostituée maintenant âgée et handicapée. Édouard est aussi un habitué du Paradis, repaire d'homosexuels, où il forge peu à peu son personnage inspiré de Balzac : la duchesse de Langeais. C'est Ti-Lou qui l'aide à franchir le pas définitif en lui enseignant l'art de se costumer en femme. Elle l'aide, surtout, à triompher de ses inhibitions.

Histoires et puanteur

Telle est l'une des histoires racontées. Elle rappelle fortement les « Chroniques du Plateau-Mont-Royal ». Une autre concerne les liens entre Josaphat, frère de Victoire et oncle d'Édouard, et sa fille Laura Cadieux, dont la mère est Imelda Beausoleil. Laura, enfant de l'amour, fut élevée par une tante loin de ses parents, et elle cherche maintenant à retrouver sa mère, avec l'aide de Josaphat. La rencontre est décevante, mais l'épisode est l'occasion d'approfondir la connaissance de Josaphat, dépouillé de son aura magique. Autre histoire : Victoire concourt, par son refus d'intervenir, à l'agonie de Téléphore, son mari détesté.

Cela dit, une grande importance est accordée aux odeurs, surtout aux puanteurs qui affectent l'ordre du quotidien (senteurs des pieds chez les acheteurs de chaussures, puanteur des vêtements trop portés, des couches d'enfants...), et le miracle d'un parfum, comme celui du gardénia que porte Ti-Lou, vient tout racheter. Le gardénia, c'est le symbole de la « survie » qu'évoque le titre et qui arrache les pitoyables personnages à leur misère. Bien entendu, cela ne réussit pas toujours, mais suffit souvent pour engendrer un minimum de bonheur.

Marie-Claire Blais et Tremblay ?

Curieusement, *La diaspora des Desrosiers* dans laquelle s'inscrit *Survivre! Survivre!* peut rappeler le cycle que forment les derniers romans de Marie-Claire Blais. Ce cycle devait compter trois titres et il en est rendu à sept. Quant au « triptyque » initial de Tremblay, le voici riche de huit titres ! Dans les deux cas, les romans délaissent l'intrigue traditionnelle au profit de filons narratifs axés sur des personnages qui sont loin d'occuper une position centrale.

La famille des Desrosiers compte surtout une figure importante, Nana, qui deviendra la Grosse Femme, mais elle est loin d'être vraiment



MICHEL TREMBLAY

présente dans *Survivre! Survivre!* et elle n'a pas, étant jeune, le relief auquel elle atteindra plus tard. Il y a aussi Ti-Lou, très pittoresque mais qui ne saurait jouer un rôle dominant. Bref, chez Tremblay comme chez Marie-Claire Blais, le lecteur se perd un peu dans la profusion des péripéties secondaires. On trouve toutefois plus d'unité chez Tremblay qui nous maintient dans le cadre homogène, dénué d'exotisme, d'une même tribu.

☆☆☆

ALINE APOSTOLSKA

Fleur de cerisier

Montréal, VLB, coll. « vol 459 », 2014, 168 p., 19,95 \$.

Un avion à la mer

« Vol 459 » est le vol d'un avion qui s'abîme en mer. Le directeur des éditions VLB a proposé à quelques écrivains de traiter le sujet, et Aline Apostolska en a tiré ce récit. « Fleur de cerisier » est le nom d'une Vietnamiennne qui perd la vie dans l'écrasement.

Écrivaine et journaliste québécoise d'origine yougoslave et française, Aline Apostolska est historienne de formation. Active dans de nombreux domaines, elle a publié plusieurs romans pour adultes et quelques autres pour la jeunesse. Les personnages de *Fleur de cerisier*, son dernier roman, sont des Vietnamiens qui ont quitté leur pays après la défaite du Viêt Nam du Sud aux mains du Viêt-công. Ils se sont établis en Amérique, où la vie n'a pas été pour eux si éprouvante, même si Chung (rebaptisé Mark), en qui on peut voir le personnage principal, affirme que « la quête identitaire des Québécois [!] a toujours irrité » (p. 149). Pourtant, il retrouvera lui-même avec une belle ferveur ses racines saïgonnaises.

Une belle galerie de personnages

Le roman est avant tout la présentation intéressante de personnages et l'évocation de leur histoire quotidienne. L'auteure trace avec minutie les circonstances de ces vies, d'abord mêlées au drame d'une guerre fort mal conduite par les États-Unis, puis coulées dans une paix canadienne et américaine où chacun s'en tire bien, loin des « questions existentielles et métaphysiques » étrangères au caractère oriental. Le



ALINE APOSTOLSKA

drame surgira dans les dernières pages seulement, lorsque Chung-Mark, perturbé par les secrets de sa naissance qu'il vient d'apprendre, ira attendre quelqu'un à l'aéroport. Dô Thi Anh Dao est la jumelle de Chung, mais il ne l'a jamais connue car, bébé, il a été confié à un couple, Tiên et Kim, qui l'a emmené au Canada. Chung est le fils d'une mère et d'un père biologiques dont il ignorera longtemps l'existence, qui

bâtira son destin sous la gouverne d'une mère et d'un père adoptifs qui seront ses parents véritables.

Or, c'est la mort de la jumelle qu'il s'apprête à rencontrer que provoque l'écrasement du vol 459, plongeant Chung dans une grande détresse.

Une attente sans fin

L'histoire de Chung, qui a trente-huit ans, et de ses proches, s'insère dans le récit diffus d'une attente à l'aéroport. Chung, qui a quitté Los Angeles pour Montréal, est en relation par téléphone avec sa femme restée à la maison. Elle comprend son énervement à l'idée de voir cette femme dont l'identité n'est pas précisée au lecteur et ne sera révélée qu'à la fin, ce qui constitue peut-être une faiblesse de la narration. C'est dans les toutes dernières pages que sont dévoilées les données saillantes du récit et que le titre, *Fleur de cerisier*, peut être rapporté au nom de la jumelle, Dao, dont il est la traduction en français. On s'étonne d'ailleurs qu'un personnage si peu présent donne son titre au roman. C'est sans doute que son destin le lie au vol 459, donc à la catastrophe.

Malgré des côtés artificiels, le livre est passionnant et nous entraîne dans l'univers peu connu, mais de plus en plus important au Québec, de l'immigration.

☆☆ ½

ISABELLE VINET

Les fées noires

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2014, 280 p., 27,95 \$.

Une fée psychologue

Il n'est pas facile de rendre compte d'un roman comme *Les fées noires*. On y trouve beaucoup d'éléments d'une lisibilité irréprochable, et d'autres qui plongent délibérément le lecteur dans la perplexité. Pourtant, les deux discours sont les mêmes, mettent en scène les mêmes personnages.

Dès le début, on est introduit dans un décor surréaliste (ou fantasmagorique, pour reprendre un des mots du livre) qui est évoqué élément par élément sans qu'on sache quel sens il peut bien avoir. Il est composé d'une rotonde (édifice de briques rond), de longs boyaux qui descendent du plafond, d'une voie ferrée, d'un wagon, d'une prison, de portes affichant des numéros différents, d'un pont en métal, de hangars... Sophie, la narratrice du récit et son héroïne aussi puisqu'elle apparaît de façon assez incongrue dans des capsules narratives à la troisième personne, fréquente cet endroit pour le moins composite avec sa mère, Hélène qui, elle, habite un beau wagon noir. Mais enfin, à quoi tout cela rime-t-il ?

La maison rose

C'est dans un autre lieu, beaucoup plus familier, celui de la maison rose, que la mère et la fille vivront leur relation intelligible — faite de haine ou de mépris —, en compagnie d'autres personnes : Martine, sœur



aînée et relativement âgée de Sophie, Merveille sa fille (qui mérite à un certain moment le prénom de Horveille, fusion de Merveille et d'Horreur), et quelques autres personnages.

Sophie, dont le père et celui de Martine se sont éclipsés, a de la difficulté à supporter une mère castratrice (à l'égard de ses ex-maris) et dominatrice. Elle la juge « infâme ». La jeune femme cherche refuge dans la psychologie dont, comme une tante (mais aussi, comme l'auteure), elle fait sa vocation, s'attirant de sa mère le reproche de vouloir « remplacer les confesseurs ». Sophie exercera sa profession sans trop d'enthousiasme et aboutira à la reconsidération de cet emploi. La fin du roman est très négative : Sophie abandonne la psychologie et sombre dans le découragement. Assaillie de multiples souffrances, elle rejoint les fées noires que sont sa mère et sa sœur.

Merveille et son compagnon, persécutés par leurs camarades de classe, se suicident. Martine est brûlée vive dans l'incendie de la maison rose et Hélène, qui est intoxiquée par la fumée, meurt quelques heures plus tard. La disparition des principaux personnages met fin au récit, mais elle semble passablement arbitraire. Rien ne la prépare vraiment, elle n'est l'aboutissement d'aucun processus narratif soutenu.

Le temps abstrait du récit

Le fait est que les différents événements racontés tout au long du livre ne sont pas présentés dans l'ordre chronologique, mais en rapport avec des éléments fantasmagiques (la rotonde, porte 4, le beau wagon noir, porte 4, porte 6...), et si une dimension chronologique se constitue peu à peu, elle reste en quelque sorte abstraite, n'enclenche pas de mouvement porteur d'une trajectoire.

On se pose alors la question : une psychologue, arrimée à ses concepts, peut-elle être un personnage de fiction réussi ?



ISABELLE VINET